

ÉDITORIAL

Par LAURENT JOFFRIN

Premier pas

Les mots sont forts. Les actes seront-ils à la hauteur? Le droit d'asile fait partie de «la chair, de l'âme de la France», a dit François Hollande; celle-ci, en conséquence «fera son devoir». On eût aimé que le gouvernement, au lieu de parler d'une «faute morale» quand il s'est agi une première fois de répartir les réfugiés en Europe, tienne ce langage d'emblée. Mais enfin, mieux vaut tard... Par ses propos solennels, François Hollande fait écho aux déclarations d'Angela Merkel, dont l'effort pédagogique vis-à-vis de son peuple et des Européens a été remarquable. France et Allemagne défendent une certaine idée de l'Europe, qui n'est pas seulement une union économique mais surtout une œuvre politique et morale qui vise à assurer la paix et le respect de ses valeurs fondatrices. Voilà un acte symbolique qu'il faut saluer... C'est une réponse à tous ceux en France qui voudraient changer l'identité du pays pour en faire une petite nation ethnique et étriquée, qui a peur de l'avenir et ne verrait de salut que dans le retour des frontières nationales, qu'on ne manquerait pas, si cette logique devait l'emporter, de protéger à terme avec du fil de fer barbelé, à l'instar du mur que l'on construit en Hongrie. Hollande annonce l'accueil de 24 000 personnes sur deux ans, chiffre plus conséquent que les quelques milliers dont on parlait auparavant. Le geste est appréciable. Mais dans le même temps, il a rappelé que la France recevrait cette année environ 60 000 demandes d'asile (contre 800 000 en Allemagne). La disproportion des nombres, entre ceux qui ont le droit de venir et ceux qu'on veut accueillir, est lourde de difficultés futures. On fait un pas dans la bonne direction. Mais nous ne sommes qu'au début d'un processus, qui demandera un vaste effort d'explication... ◆

En Turquie, l'appel de l'Europe



Des Syriens passent la frontière turque, à Akçakale, le 14 juin. PHOTO BÜLENT KILIÇ. AFP

A Gaziantep, ville du sud de la Turquie où se massent les Syriens qui ont fui la guerre, l'annonce de la levée des barrières en Allemagne pousse les réfugiés à prendre le chemin de l'Europe.

Par
HALA KODMANI
Envoyée spéciale à Gaziantep

Chez les Hassan, à Gaziantep, la télévision montre en ce soir de fin août des bousculades à la frontière entre la Grèce et la Macédoine. Comme tous les Syriens réfugiés en Turquie, la famille, originaire d'Alep, suit sur les chaînes d'information arabes le dernier épisode du sinistre feuilleton de l'été : le voyage infernal des Syriens qui tentent de gagner l'Europe. «*Qu'est ce qui a pu t'obliger à ça, ma pauvre ?*» s'exclame la mère de famille en s'adressant à travers la télé à une femme brutalement repoussée par le bouclier d'un policier macédonien casqué, au milieu d'une foule de migrants écrasés les uns contre les autres. «*Les gens sont-ils complètement perdus ou désespérés pour se lancer dans une telle aventure ?*» soupire M^{me} Hassan. Remerciant Dieu que son mari avocat et les deux aînés de ses six enfants, anciens étudiants, aient des emplois et subviennent aux besoins de la famille. Le départ pour l'Europe occupe les esprits et les conversations de tous les Syriens à Gaziantep, la ville du sud de la Turquie qui en compte le plus – autour de 400 000, sur près de 2 millions dans l'ensemble du pays. Certains se contentent de s'étonner ou de déplorer le phénomène, de s'émouvoir des misérables aventures et des traversées périlleuses. D'autres hésitent et s'interrogent sur l'opportunité d'un exil plus lointain et durable. Les plus nombreux échangent les informations et les renseignements sur les différents chemins, tarifs, modalités et destinations du voyage avant de prendre leur décision. Les coordonnées de «*trafiquants honnêtes*» sont gardées précieusement au fond d'un portefeuille ou d'une poche, au cas où. La tentation ou l'éventualité d'une migration vers l'Europe se présente désormais dans tous les milieux, tous les âges, toutes les situations. «*Des gens qui auparavant n'avaient jamais quitté ne serait-ce que leur village dans le Nord syrien parlent aujourd'hui de partir en Suède ou aux Pays-Bas*», s'étonne Muhannad, 24 ans, qui travaille pour une ONG humanitaire à Gaziantep. Il raconte le cas d'une famille venue des faubourgs pauvres d'Alep dont les trois jeunes garçons, entre 10 et 14 ans, ont travaillé toute l'année dans des ateliers de confection à Gaziantep pour réunir le prix du voyage et qui sont partis le mois dernier. Lui-même est en attente d'une demande d'asile présentée au consulat d'Allemagne à Istanbul pour sortir ses parents de Deir el-Zor, ville syrienne aujourd'hui sous le contrôle de l'Etat islamique. Il espère partir avec eux s'installer là-bas et reprendre ses études d'ingénieur.

RAISONS PROFONDES

Cet été, le mouvement des réfugiés syriens vers l'Europe, deuxième étape sur le chemin de l'exil après la Turquie, a connu une accélération vertigineuse. Les autorités turques estiment que pendant le seul mois de juillet 50 000 personnes ont pris la mer dans les centaines d'embarcations qui quittent tous les jours les ports de la Méditerranée. Soit la moitié des départs recensés de-

puis le début de l'année. Outre que l'été est la saison propice à ces traversées périlleuses, plusieurs raisons plus profondes expliquent l'ampleur du phénomène. D'abord, la perte de tout espoir de solution en cette cinquième année de conflit dans leur pays toujours plus dévasté, pousse un nombre croissant de Syriens à chercher un avenir vivable ailleurs. Ceux réfugiés en Turquie depuis deux ou trois ans ont cessé d'attendre que les choses s'arrangent pour retourner chez eux. Malgré des conditions d'accueil convenables – en tout cas nettement meilleures que dans les autres pays voisins –, la majorité des Syriens en Turquie sont installés dans un provisoire précaire, surtout sur le plan des ressources. Pour les 85% d'entre eux qui vivent hors des camps de réfugiés, les emplois sont rares et mal payés. alors que la vie et les loyers sont chers par rapport à leurs moyens. La possibilité de lâcher toutes les difficultés et de tourner la page pour redémarrer une vie au loin devient d'autant plus tentante qu'elle est désormais accessible. L'ouverture des voies de la migration vers l'Europe est en effet le facteur déterminant qui encourage de plus en plus de Syriens à franchir le pas. D'autant que l'offre de voyages clandestins est pléthorique en Turquie, principal point de départ.

VAGUE D'ENTHOUSIASME

Avant même la mobilisation de l'opinion internationale ces derniers jours, réveillée par la photo de l'enfant kurde retrouvé noyé sur la plage de Bodrum, les candidats potentiels au départ ont observé tout l'été les barrières de la forteresse Europe s'écrouler sous la pression du flot des réfugiés qui les ont précédés. Les déclarations successives de l'Allemagne, qui a notamment annoncé qu'elle faciliterait le passage et l'accueil des réfugiés syriens, ont été entendues et répercutées dans tous les cafés et les parcs de Gaziantep et d'ailleurs.

La décision de Berlin, fin août, de suspendre l'accord de Dublin qui oblige à demander l'asile dans le premier pays européen atteint, a été célébrée d'un youyou par une grand-mère dont les deux fils étaient coincés avec femmes

«Des gens qui auparavant n'avaient jamais quitté leur village dans le nord de la Syrie parlent aujourd'hui de partir en Suède ou aux Pays-Bas.»

MUHANNAD

Syrien de 24 ans, employé d'une ONG humanitaire à Gaziantep

et enfants à l'étape grecque. «*En plus, cela fait une économie d'au moins 3000 euros de passeurs*», s'est exclamé le quinquagénaire, qui avait vendu ses derniers bracelets en or pour permettre à ses enfants de compléter la somme nécessaire à leur voyage clandestin. Un plus grand enthousiasme encore a été réservé à la déclaration du gouvernement allemand affirmant sa volonté de bénéficier de l'apport et des compétences des réfugiés syriens. «*Nous avons été tellement fragilisés ces derniers temps par l'abandon du monde, qui nous a réduits au statut de mendiants, que ceux qui nous redonnent une dignité deviennent des héros*», souligne le jeune Muhannad, conforté dans son choix d'émigrer en Allemagne.

La chancelière allemande a reçu des milliers de lettres de remerciements de Syriens et sa popularité a atteint des sommets. «*Merkel, on t'aime!*»: la célèbre déclaration d'amour qui ornait les portraits de Bachar al-Assad à Damas a été détournée sur les pages Facebook des Syriens pour saluer «*Maman Angela*». Destination déjà privilégiée cette année par les Syriens après la relative fermeture de la Suède, pays

d'Europe qui a accueilli le plus de réfugiés syriens au cours des deux années précédentes, l'Allemagne attire même ceux qui n'y songeaient pas. Anwar, 38 ans et père de cinq enfants, habite depuis deux ans à Gaziantep après avoir quitté Mareh, au nord d'Alep. Pour subvenir aux besoins de sa famille, il est à la fois comptable au ministère des Finances du gouvernement provisoire syrien le matin, fait des piges pour un hebdomadaire d'opposition et tient le soir l'épicerie ouverte par son frère avec lequel il s'est associé. «*Malgré tout ça, je ne m'en sors pas financièrement*, explique-t-il. *Je vais sûrement finir par prendre les "bateaux de la mort" pour aller en Allemagne et assurer l'avenir de mes enfants.*»

«UN MONDE MEILLEUR»

Les risques du voyage ne découragent pas vraiment, malgré les drames largement et quotidiennement couverts par les médias. Par rapport aux dizaines de milliers de réfugiés qui finissent par arriver à bon port, le nombre des morts n'atteint pas les 5%. Une proportion négligeable aux yeux de Syriens qui ont souvent miraculeusement survécu aux bombardements de l'aviation, à la destruction de leurs maisons ou à l'explosion d'une voiture piégée dans les régions d'Idlib ou d'Alep. L'élan consécutif à la mort du petit Aylan Shenu ces derniers jours en Europe a encore fait sauter des verrous. Les meilleures dispositions annoncées par certains gouvernements et la mobilisation des sociétés pour en accueillir plus et mieux devraient précipiter la décision des hésitants. «*Le voyage est bien sûr un cauchemar, mais après on se réveille dans un monde meilleur*, explique Anwar. *Tandis qu'en Syrie, on s'enfonçait dans un tunnel noir sans fin.*»

Lire aussi les tribunes pages 20-21

